L1 ART - (2024/2025)
Anne CAUBERT
Soa QUERE-MINGANT

Exercice 11. Validation 2
ANALYSE DE SPECTACLE:
“Jean-Clone” Julien MELLANO

“Je suis le tout, je suis née pour mourir comme pour tout le monde [...] Tout le monde naît, tout le monde meurt sur cette terre.”

Ces paroles, tirées d’une chanson de Brigitte Fontaine, résonnent avec une force particulière dans l’univers de la pièce Jean Clone, mise en scène par Julien Mellano. En intégrant cet extrait à son œuvre, Mellano invite le spectateur à réfléchir à la relativité de l’existence humaine, à la fois unique et universelle. À travers ce prisme, il interroge la figure du clone et le sens même de la vie : doit-on chercher à transcender notre condition mortelle ou l’accepter comme une donnée fondamentale ? Le point de départ de Mellano pour cette pièce repose justement sur cette figure du clone : entité artificielle et reproduction génétique exacte d’un organisme. Le metteur en scène utilise ce concept pour explorer des enjeux métaphysiques et sociétaux : le clone est le miroir de l’égocentrisme humain et une critique de l’absurdité de l’anthropocentrisme, cette vision du monde centre l’Homme comme mesure de toutes choses. La pièce débute dans un décor étrange, soucoupe spatiale, fumée, lumière froide. Une intelligence artificielle nommée Flower analyse ce nouvel environnement dans lequel les personnages débarqueront : Jean, un vieil homme cloné en quatre exemplaires devant accomplir une mission : installer la vie grâce au processus de photosynthèse. À mesure que d’autres clones apparaissent, un cycle organique se met en place, répétant inlassablement la naissance, la vie et la mort.

Par quels moyens cette pièce, loufoque et innovante, parvient-elle à révolutionner les réflexions sur la vie, la mort, et notre place dans l’univers ? Premièrement, nous analyserons la matérialité de la pièce, qui joue un rôle central dans son esthétique et sa portée symbolique. Dans une seconde partie, nous explorerons sa dramaturgie, qui s’articule autour d’un langage scénique singulier et d’une narration profondément organique.

Le premier aspect qui nous marque en tant que spectateur devant “Jean-Clone” est son aspect matériel. Julien Mellano à effectué dans la pièce un grand travail plastique sur la scénographie, donnant un grand soin aux décors qui nous plongent sur une planète lointaine dans l’univers. Ce décor est fait de matériaux de notre réalité (par exemple des bâches en caoutchouc qui créer le parterre texturé et molletonné de la surface d’une autre planète). Grâce au *“super pouvoir évocateur des objets”* Julien Mellano réussit à nous transporter sur cette planète. Les intempéries et aléas climatiques de la planète sont sous entendu par l'usage de machines à fumer (plus ou moins intenses). Les usages des lumières nous laissent comprendre les temps qui rythment la planète (éclipses d’astres, ou passages d’O.V.N.I (objets volants non identifiés) dans le ciel). Tout le décor agit comme un tout qui

fonctionne de manière indépendante et organique.Dans ce milieu extraterrestre, atterrit donc une soucoupe pyramidale se déployant. Le son et la musique ont une part prépondérante dans la pièce. Tout le long de la pièce diverses musiques sont diffusées (d'orchestre à la manière de Dvorak ou Wagner) celle ci semble parfois donner un aspect un peu rébarbatif, ennuyant. Le tout peut paraître cliché. La musique ajoute évidemment un aspect comique aux situations de la pièce. Un des clones râle à propos de la musique qui était présente depuis le début de leur aventure (et s'adapte d'ailleurs avec humour aux situations des personnages) nous découvrons que la musique est en fait diégétique. Chaque clone est doublé par une voix modifiée et projeté sur les enceintes de la salle de spectacle. Tous les clones ont donc une voix identique, celle- ci est étrange et sonne truquée. Cet aspect nous pousse en premier lieu à penser qu'il ne s'agit pas d'humains, ou que ceux ci sont modifiés ou dans une autre temporalité, pourtant face aux interrogations des clones sur leur propre conditions: Flower explique que c'est l'atmosphère qui modifie leurs voix. C'est ce même procédé qu'utilise d'ailleurs Susanne Kennedy dans plusieurs de ses pièces.

Dans sa matérialité, Jean Clone incarne pleinement l'esthétique et les principes du théâtre d'objet. Les clones eux même ont tous une tête fait de silicones, cela contribuent à la création univers d'objets animés. Ces masques de par leur nature artificielle transforment les personnages en véritables marionnettes, brouillant la frontière entre humain et objet. Ceux-ci sont hyperréalistes (à la manière du sculpteur Ron Mueck) avec un grand soin apporté aux détails. La combinaison des personnages,aussi, se limite à de simples doudounes vertes, dont l'une portée à l'envers. À première vue, ces accoutrements peuvent sembler absurdes ou ridicules, mais l'intelligence artificielle, Flower, leur confère une signification profonde grâce à ses explications. Ce qui pourrait n'être perçu que comme un vêtement trivial devient un élément vital : une combinaison permettant aux clones de pratiquer la photosynthèse, symbolisant ainsi un moyen de survie dans cet univers artificiel. Grâce au *"super pouvoir évocateur des objets"* Julien Mellano réussit à nous transporter sur cette planète. Il détourne et réinvente des objets usuels pour leur conférer de nouvelles fonctions et significations. Ainsi, le vaisseau spatial prend l'apparence d'une fleur (pistils, pétales, pollens) qui, dans le cadre de la narration, donne naissance aux clones et devient la clé de la réussite de leur mission. Cette fleur incarne également un symbole fort : celui du sexe féminin. Son ouverture, par laquelle émergent les clones, évoque visuellement une vulve, ajoutant une dimension métaphorique à l'acte de création et de naissance. Enfin, un élément essentiel de ce dispositif scénique est Flower, une lampe-robot qui s'impose comme un personnage à part entière. À l'arrivée des spectateurs, rien ne laisse présager l'importance qu'elle occupera dans la narration (par ses mouvements précis elle explore l'espace scénique à l'aide de son faisceau lumineux coloré et par sa voix synthétique) elle devient une entité vivante et autonome. Elle dépasse son statut d'objet (plutôt comique par ailleurs puisqu'il s'agit d'une simple boule disco coloré) pour incarner un véritable personnage.

À première vue, *Jean-Clone* semble être avant tout un travail plastique et scénographique, mais la pièce repose sur une écriture complexe qui offre une réflexion profonde sur notre existence. Julien Mellano y explore la sérendipité – cette capacité à faire des découvertes par hasard et à en saisir l'utilité, à l'image des scientifiques – en l'intégrant comme un moteur de création. La pièce devient ainsi un véritable laboratoire où l'expérimentation guide la mise en scène et l'écriture. Cet attrait pour les sciences se traduit dans la construction d'un univers régi par des règles singulières, parfois absurdes, mais toujours cohérentes dans leur logique interne. Par exemple, les auxiliaires naissent tous

dotés d'une mémoire intégrée de la vie de Jean, tandis que sur leur planète, le temps est dilaté : une seconde y équivaut à un jour, ce qui accélère leur vieillissement de manière troublante et comique (tous meurent bêtement les uns après les autres) Les dialogues, quant à eux, prennent la forme d'énigmes, souvent fragmentés ou contradictoires, traduisant l'incompréhension des personnages face à leur mission. Flower, une intelligence artificielle omnisciente, exécute la mission sans que ses véritables intentions soient claires, plongeant autant les personnages que les spectateurs dans une atmosphère d'ambiguïté et d'incertitude. Les explications scientifiques, volontairement opaques ou alambiquées, renforcent cette impression d'un monde où les certitudes vacillent et contribuent à l'atmosphère chaotique de la pièce. Ce chaos apparent est accentué par un rythme volontairement lent, qui contraste avec l'urgence des événements.

Jean Clone propose une expérience scénique qui mêle narration organique, chaos existentiel et poésie visuelle, plongeant le spectateur dans un univers déroutant et fascinant. La pièce se déploie tel un organisme vivant, où chaque élément – texte, mise en scène, objets – semble respirer, croître et se transformer en harmonie avec les thèmes explorés. La structure narrative elle-même est profondément organique, loin des schémas classiques de progression linéaire. Elle semble suivre les caprices d'une croissance naturelle, imprévisible, où des explications scientifiques complexes se mêlent à des moments de confusion totale. Cette manière d'écrire et de mettre en scène reflète l'état des personnages eux-mêmes : perdus, désorientés face à une mission dont le sens leur échappe. Le spectateur, quant à lui, partage le désarroi des personnages. Plongé dans ce chaos volontairement désorientant, il perd ses repères, oscillant entre fascination et perplexité.Ce choix artistique amplifie l'effet d'immersion, créant un parallèle entre la confusion ressentie par les clones face à leur mission et celle des spectateurs face à l'expérience qu'ils vivent. Cependant, derrière ce tumulte apparent, la pièce célèbre un rythme qui contraste avec l'urgence du monde moderne : un hymne à la lenteur. Les silences, les gestes mesurés, chorégraphiés et les transformations progressives des objets invitent à une contemplation patiente. La pièce laisse le temps aux choses de se déployer, de s'enraciner, de s'épanouir. Chaque scène devient un moment de germination.

Dans cet univers étrange, décalé et profondément métaphysique, Mellano propose une réflexion poétique sur la vie, la mort et l'éphémérité de l'existence, tout en y injectant une dose d'absurdité qui pousse le spectateur à rire là où il aurait pu seulement contempler. Le concept du clone, figure centrale de la pièce, devient le véhicule de cette exploration. Mellano détourne cette vision stérile du clone en introduisant un cycle organique, où la vie et la mort se succèdent inévitablement, soulignant ainsi l'absurdité d'une quête de perfection ou d'immortalité. L'humour dystopique surgit de la tension entre la banalité des tâches assignées aux clones et l'ampleur cosmique de leur mission. Leur maladresse, leurs vêtements absurdes et leurs interactions dépourvues de réel sens rappellent l'absurdité de l'existence humaine. Pourtant, sous ce voile burlesque, la pièce fait naître une profonde mélancolie. Chaque clone est voué à disparaître, comme une énième itération de la même tentative vouée à l'échec, laissant la planète encore une fois en suspens. Ce cycle répétitif est au cœur de la dramaturgie. Mellano joue sur la récurrence pour évoquer la condition humaine : une lutte incessante pour créer, comprendre, et perdurer, toujours interrompue par l'inéluctabilité de la mort. La répétition, loin d'être monotone, devient une forme d'hypnose scénique, un mouvement perpétuel où chaque clone, chaque geste, et chaque transformation de la fleur-vaisseau rappelle que tout est éphémère. Cependant, Mellano

parvient à transcender cette mélancolie grâce à une poésie visuelle et sonore. Les métamorphoses scéniques – des objets qui prennent vie, des fleurs qui se referment – et les silences contemplatifs invitent le spectateur à s'arrêter, à observer, et à ressentir. La scène de conclusion, où l'on voit le dernier clone dispéré délicatement pendant un long moment des mousses à mémoire de forme de manière précise dans tout l'espace scénique, par exemple, nous offre à contempler de manière hypnotique la profusion de la mousse qui symbolise l'apparition lente et douce de la vie sur la planète. Nous avons à faire à un vrai tableau. L'humour agit comme antidote, offrant des respirations au milieu de cette méditation. *Jean Clone* est une œuvre où la répétition cyclique de la vie et de la mort devient un hymne à l'acceptation de l'éphémère. Mellano ne cherche pas tant à donner des réponses qu'à nous confronter, avec délicatesse et ironie, à la fragilité de notre condition.

Jean Clone de Julien Mellano se révèle être bien plus qu'une simple pièce de théâtre : c'est une méditation ludique et poignante sur la vie, la mort et la condition humaine. À travers une esthétique audacieusement loufoque et une dramaturgie qui mêle répétition cyclique et poésie visuelle, Mellano interroge l'absurdité de nos ambitions humaines face à l'inévitable éphémérité de l'existence. Le clone, à la fois outil narratif et symbole métaphysique, nous renvoie à nos propres contradictions. En filigrane, la pièce propose également une réflexion éthique sur les avancées scientifiques et leurs implications philosophiques. Jusqu'où devons-nous pousser nos expérimentations sur le vivant ? La science, en permettant de prolonger la vie ou de la répliquer, répond-elle réellement à nos besoins fondamentaux, ou ne fait-elle qu'alimenter une forme d'égocentrisme et d'angoisse existentielle ? Enfin, Mellano nous laisse avec une question plus large, sans réponse immédiate : si la vie est un cycle inéluctable de création et de disparition, où devons-nous placer le sens de nos efforts ? Sommes-nous condamnés à chercher une immortalité illusoire, ou pouvons-nous accepter avec sérénité notre rôle éphémère dans ce vaste monde ?